

nov se rend aux casernes d'artillerie de Khodynka, hors la ville, pour réclamer du canon ; on n'entend plus parler de lui. La nuit s'écoule, il ne revient pas.

D'après une rumeur, on affirme que l'artillerie approche, qu'elle se trouve déjà près du restaurant *Yar* ; mais les heures se suivent et ce bruit n'est pas confirmé.

Voici le troisième jour. Personne, parmi nous, n'a dormi ; on n'a même pas un instant de liberté pour manger.

De tous côtés, éclatent des coups de feu répétés, une fusillade désordonnée, aux abords mêmes du Soviet. Nous comptons nos forces ; il se trouve que, dans l'édifice, nous ne disposons que de 200 hommes armés. C'est peu.

Sur ces entrefaites, nous sommes descendus au premier étage. Les fenêtres de la chambre où siègent le Comité de G. R. et les Cinq, donnent sur la cour ; dans la pièce contiguë, derrière une mince cloison, se trouve l'état-major dont les fenêtres s'ouvrent sur la ruelle Tchernychevsky.

Il y a, dans un coin de notre chambre, un grand divan melleux. De la cour, montent des cris, un vacarme de branle-bas. Nous nous asseyons sur le divan et nous échangeons quelques paroles à voix basse.

Mouralov sort de sa chambre pour une minute et s'assoupit sur une chaise ; Lomov semble méditer et sourit à ses pensées ; Noguine va et vient d'un bout à l'autre de la pièce ; Oussiévitch se tient penché sur la table ; à côté de lui, Rozenholz signe des laissez-passer.

Tout à coup, quelqu'un sort de la chambre de l'état-major, se précipite vers nous :

— Il y a une mitrailleuse qui va nous canarder. Mettons-nous dans une autre chambre !

— Quoi ? Comment ? Expliquez-vous ! D'où ça ? Qui ça ?

Mais il est impossible d'obtenir une explication.

Mouralov se lève résolument et rentre dans la salle de l'état-major.

Nous nous levons également.

— Où diable ce sacrifiant de Smirnov a-t-il pu se fourrer avec son artillerie ?

A tout hasard, nous allons nous installer dans la chambre voisine.

On apporte une soupière pleine.

— Ah ! ah ! C'est donc l'heure de dîner ! On mange : quelques-uns ont une assiette, les autres prennent directement à la soupière.

Cependant la situation reste indécise. Depuis plusieurs heures, nous n'avons pas de nouvelles des quartiers, notre artillerie ne se montre pas, une mitrailleuse plus ou moins imaginaire peut nous fusiller d'un moment à l'autre.

Il est clair pour nous, du moins, qu'en cet instant il est absolument inutile de tenir séance, que nous n'avons rien à nous dire, que chaque homme est mis en compte, que notre place à présent est sur la Tverskaïa et dans le Tchernychevsky, au milieu des ouvriers et des soldats.

Il semble que cette solution s'impose d'elle-même ; tous, nous l'envisageons déjà. Sans repos, sans répit, à nos côtés, les secrétaires du Soviet, Anna Fédorovna, Sophia Borissovna, Lomtatidzé dressent des procès-verbaux. Soudain, elles se lèvent et sortent. Une demi-heure plus tard, elles reviennent et nous passent à la manche un brassard rouge sur lequel on lit :

« Membre du C. de G. R. »

— Que les junkers et toute cette canaille sachent sur qui diriger leurs baïonnettes, s'ils réussissent à prendre le Soviet, et qu'ils se réjouissent !... Ça ne durera pas longtemps !

— Ils peuvent s'emparer du Soviet, mais qu'ils essaient donc de prendre Sokolniki ou Blagoucha, les faubourgs !... C'est une minute solennelle.

Et alors se produit ce qui n'arrive jamais que dans les contes ou bien... dans les révolutions.

A pas rapides survient V. M. Smirnov.

— Notre artillerie est sur la place du Soviet.

Nous sentîmes aussitôt que la crise était passée, que tout allait changer.

Un canon en bas de la Tverskaïa, un autre en haut, un troisième dans la ruelle Kozmodémiansky.

— Maintenant, s'ils veulent prendre le Soviet, ils trouveront à qui parler. Maintenant, nous pouvons tenir un jour ou deux en attendant que les quartiers s'en mêlent.

Premier coup de canon. Les vitres tremblent et se fêlent. Le projectile atteint son but, il tombe dans l'hôtel *National*, devenu, depuis, la 1^{re} Maison des Soviets.

Et les journées se suivent, la lutte pénible, sanglante, continue.

Je n'ai plus souvenir de l'ordre chronologique des événements. Je revois à peine, j'évoque comme dans un brouillard ce qui s'est passé, je ne sais plus si c'était le jour ou la nuit. Quelques épisodes surgissent dans ma mémoire, quelques émotions.

Smidovitch revient d'une conférence au Vikgel (Comité Exécutif des Chemins de Fer de Russie) qui est resté neutre ; très ému, Smidovitch nous conte ses impressions.

Son regard s'arrête sur des revolvers posés là, sur la table. Il interrompt son récit pour nous dire :

— Moi, vous savez, je ne suis pas même capable de tirer ; il faudrait pourtant s'y connaître.

Il prend un revolver, le tourne, le retourne, l'examine sur toutes les faces. Le coup part, mais, par bonheur, n'atteint personne.

— Si ce n'est pas honteux, quand on a des cheveux gris... — grogne quelqu'un derrière lui.

La lutte était acharnée autour de la station centrale des téléphones et de la poste.

Les junkers s'étaient fortement retranchés dans la ruelle Milioutinsky. Le camarade Oussiévitch menait contre eux l'attaque.

A ce moment, on apprend que la poste est prise par les nôtres.

Il faut envoyer quelqu'un pour rétablir le fonctionnement du télégraphe et reprendre contact avec Pétersbourg et la province.

— Vadim Nikolaïévitch, c'est à vous de marcher.

— J'y vais, — répond Podbelsky.

Le télégraphe nous est définitivement assuré.

Or, jusqu'à ce jour, Podbelsky n'avait de rapports avec la poste et le télégraphe que dans la mesure où nous en avons tous, quand il faut jeter une lettre à la boîte ou présenter un télégramme au guichet.

Il est maintenant Commissaire du Peuple, Commissaire des Postes et Télégraphes.

Je suis chargé d'une mission dans les quartiers de la rive droite (Zamoskvorétchié) pour établir la liaison avec le rayon et les rédactions des *Izvestia* et de la *Pravda* qui s'y sont installées.

Je sors la nuit, avec P. N. Mostovenko. Nos sentinelles nous arrêtent plusieurs fois. Nous passons par la Grande Dmitrovka, nous contourrons le monastère Strastnoï, nous suivons la Tverskaïa, puis, à gauche, nous prenons par la Sadovaïa.